

L'homme, société et relation, à l'image de Dieu

L'identité humaine est donnée dans le fait que l'homme est à l'image de Dieu. C'est l'une des plus évidentes convictions pour tous les lecteurs de la Bible – en font partie essentiellement les juifs et les chrétiens mais il en est aussi qui ne sont ni juifs ni chrétiens. «Faisons l'homme à notre ressemblance», dit Dieu. Et, poursuit le texte, [en effet] «Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa». Ce sont des paroles clés, dans le livre de la Genèse, non pas des choses dites de façon accidentelle ou accessoire. Un psaume biblique bien connu dit aussi, comme quelque chose de fondamental : «Il fit l'homme à peine moins qu'un dieu» (Ps 8). Jamais on n'a totalement sondé des paroles comme celles-là mais jamais on ne s'en est écarté non plus. Elles font oser penser et dire des choses qui, autrement, seraient énormes, surprenantes, tout à fait incroyables. Des paroles chrétiennes, entre autres, comme celles-ci (je cite le dernier concile des catholiques, Vatican II) : en l'homme est un «centre très secret», un «sanctuaire», «où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre» (GS 16). Échange essentiel entre Dieu et cette image (inséparable) de Dieu : l'homme, donc.

Ou encore (toujours selon le concile Vatican II) : il y a une «ressemblance» de l'homme à Dieu telle que l'homme est la «seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même», existant aussi fermement que Dieu en somme ; «ressemblance» telle aussi, poursuit ma citation, qu'il «ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même» (GS 24). Comme Dieu en somme. Voilà, en vérité, des propos formidables : c'est dans leur cadre que les chrétiens parlent de droits (qualités inaliénables) «de l'homme», avec d'autres assurément, mais en y mettant pour leur part tout ce sens et pas moins.

SOCIALITÉ ET D'ABORD SEXUALITÉ

Dans ce contexte, l'homme est société – au sens fort de *jamais sans* autre –, et re-lation, comme Dieu est communion, fût-ce au sens que, dans la Bible ancienne même, Il n'est jamais sans sa Parole, sans sa Sagesse, sans un déploiement déjà, immanent, pouvons-nous dire. Dire que l'homme est à l'image de Dieu est dire aussi que Dieu, là encore, se déploie, *se donne*, même s'il n'a besoin de rien pour cela (il crée de rien...). Pour les chrétiens en tout cas, image fait facilement penser à verbe, parole : une image de Dieu n'est pas une ressemblance lointaine, un autre totalement séparé, c'est du très proche, car Dieu parle, toujours, souffle, émet mentalement, en somme, ne se sépare pas de lui-même en se donnant. L'homme est avec l'autre homme, ainsi également.

Les chrétiens commencent à parler de cette socialité fondamentale de l'homme en disant, comme les juifs d'ailleurs, que la sexualité, la différence et la relation homme-femme, femme-homme, sont de l'ordre de la relation même Dieu / image de Dieu, dualité privilégiée puisqu'elle ne peut qu'être unité en même temps. Dieu fait l'homme à son image, homme et femme il le fait.

Cela veut dire *aussi*, il est vrai, que l'homme est image de la femme, la femme image de l'homme. Tout être même, peut-on ajouter, aussi peu développé qu'il soit, depuis le végétal et le minéral même, est, en quelque mesure déjà, dialogue intime, dialectique, disons-nous un peu plus savamment ; en perspective est déjà : l'homme et l'homme, l'homme et la femme en premier lieu.

TOUTE SOCIÉTÉ EN VÉRITÉ...

À L'IMAGE AINSI DE LA SOCIÉTÉ EN DIEU

Il faut, ensuite, prolonger ce que je viens de dire du marquage premier par la sexualité selon la Genèse – l'homme « homme et femme » parce qu'image de Dieu – par la considération de toute « société », de toute « re-lation », dans la personne, comme expression du rapport d'image que l'homme entretient avec Dieu, ou plutôt que Dieu entretient avec l'homme : donc expression du rapport de Dieu à Dieu même, du rapport de Dieu à sa parole, son verbe, sa sagesse. Les chrétiens, voyant de la relation en Dieu, des « personnes » même en lui, sans renoncer aucunement par là à l'unicité de Dieu, comprennent la société humaine comme

un reflet, image encore, de la communion radicale *en Lui*. C'est le concile Vatican II qui s'en est le plus clairement exprimé. Il voit d'abord l'unité de l'humanité dans le fait que « tous ont été créés à l'image de Dieu », tous étant appelés aussi à rejoindre le même terme, Dieu même. Mais il dit aussi, citant un propos de Jésus : « Quand le Seigneur Jésus prie le Père pour que “tous soient un... comme nous sommes un” [lui et moi] (Jn 17, 21-22) », il ouvre à des perspectives qui dépassent la seule raison et « suggère une certaine ressemblance entre l'union des personnes divines et celle des fils de Dieu dans la vérité et dans l'amour » (GS 24). Une ressemblance : le caractère social de l'homme n'est nulle part une simple marque naturelle, empirique, constatable, il dérive d'une caractéristique de l'être de Dieu même, ainsi reflétée, renvoyée, « en image ».

GRANDEUR DU SOCIAL DONC

Grandeur du social donc, que nous avons parfois tendance à dévaloriser, à réduire à de l'agrégat, fût-ce animal déjà mais pas profondément conscienciel (soit une ruche, avec l'instinct), ou bien à réduire à de l'arrangement utilitaire entre des individus déjà auto-suffisants, en somme sans société. Il faut ainsi bien remarquer que le chrétien, mais sans doute aussi le juif, est un tenant ferme de la « personne » *mais non moins* de la « société » : point de personne sans autre « personne », sans échange interpersonnel, sans un social de qualité lui-même personnelle, consciencielle. Grandeur de la famille, grandeur des autres sociétés humaines, même économiques, culturelles. Grandeur enfin du politique, fût-ce bâti sur l'échappement à la violence. Grandeur de l'humanité entière, société, de plus en plus consciente d'elle-même désormais.

DÉPASSER CONSÉQUEMMENT TOUTE ÉTHIQUE INDIVIDUALISTE

Le concile Vatican II concluait justement combien est forte, du coup, la socialité de l'homme, et... combien est capitale une morale de considération d'autrui par chacun « comme un autre lui-même », selon une expression du Concile encore, qui traduisait : il faut tenir compte, d'abord de l'existence de l'autre homme, puis de tous les moyens qui lui sont nécessaires pour vivre dignement (GS 27). « Que personne [en conséquence], par inattention à l'évolution des choses ou par inertie, ne se

contente d'une éthique individualiste » (GS 30). L'exigence est tout à fait pratique, poursuivait le Concile : et il faut veiller à « l'essor des institutions, publiques ou privées, qui servent à améliorer les conditions de vie humaine » (*ibid.*). Toutes ces choses que l'on a certes souvent tendance, redisons-le, à comprendre comme de simples arrangements utilitaires ou pragmatiques et qui sont pourtant d'une autre grandeur.

Il y a trop de gens, hélas, en notre temps, qui « vivent en pratique comme s'ils n'avaient cure des solidarités sociales », disait notre document. « Bien plus, continuait-il, dans certains pays beaucoup font peu de cas des lois et des prescriptions sociales..., ne craignent pas de se soustraire, par divers subterfuges et fraudes, aux justes impôts et aux autres aspects de la dette sociale » (*ibid.*). C'est plus grave que souvent on ne pense, signifiait le Concile.

À CONTRE-COURANT, MAIS INDISPENSABLE CONTRE-COURANT

Voici donc, à la fois, une vue de fond – la société, toute société, en rapport avec Dieu même communionnel –, mais aussi des conclusions pratiques, concrètes, jusqu'au terre-à-terre, non moins importantes pourtant humainement... voire divinement. On est là, assurément, à contre-courant de maintes tendances du monde présent, et c'est ce qu'il faut remarquer encore. C'est d'ailleurs ce que notait déjà le concile Vatican II lui-même, ne se faisant pas d'illusion là-dessus, pas plus d'ailleurs, je crois, que la Bible, le premier Testament, si on en croit les invectives prophétiques contre tous ceux qui agissent à l'encontre du souci d'autrui, au mépris du pauvre, de la veuve, de l'orphelin, de l'étranger, du migrant.

Un des traits les plus évidents du monde contemporain, ou de l'homme contemporain, c'est, sûrement, quoi qu'il en soit d'autres temps, son individualisme. Un individualisme d'un genre nouveau, expliquait récemment Alain Ehrenberg¹ : l'individu est aujourd'hui tenu d'être « l'entrepreneur de sa propre vie », « le propriétaire de lui-même ». Autrefois, explique Ehrenberg, la vie était vécue par la plupart des gens comme un destin collectif : elle devient désormais une responsabilité personnelle, comme chacun est chargé de l'amélioration de soi. Or, il y a certainement beaucoup de positif en cela, et bien des hommes d'aujourd'hui jouissent de moyens de l'exercice de l'individualité qui n'étaient nullement à leur portée autrefois. Toute analyse du présent nous fait cepen-

dant aussi constater ce qu'il y a, dans les situations et attitudes contemporaines, de « déliaison » et de « désengagement » : peut-être plus encore « déliaison » que « désengagement ». On nous dit qu'une des conséquences, c'est que sont mises à mal les institutions, et les exemples sont tous les jours sous nos yeux. Mais ceci ne veut pas dire, dans la certitude théologique qui nous anime (à partir de la Bible), que c'en est fait de la société, de la relation, de la liaison, et qu'est devenue vaine, ou insignifiante, toute cette perception de la « société » qui est en l'homme comme tel, ou cette perception de la « relation » qui est en toute personne (*per-sona* : pour autre justement – comme avec le masque dans le théâtre latin), à l'image de Dieu – pour autre radicalement (re-lation). La perception chrétienne classique de la société, de la re-lation, de l'« image », s'oppose seulement aux impressions très immédiates que nous recevons de l'apparition de tant de moyens nouveaux d'autonomie, voire d'indépendance, la voiture, le *talkie-walkie*, le PC, « *personal* » computer, le portable, etc., prodigieuses possibilités, mais qui n'anéantissent pas les plus profonds besoins de lien et liaison, *besoin d'autre-homme* (sans parler du *besoin de Dieu*). Garde donc tout son sens ce que les juifs et les chrétiens lisent depuis toujours dans les versets de la Genèse : l'homme est « à l'image » même « de Dieu » (Dieu ne se met *pas hors* de l'homme en le créant), et « homme et femme il le créa » – dans cette dualité donc mais dualité de l'image et de son reflet, dualité de proximité non de séparation, dualité de liaison, sans laquelle tout ce qui est humain cesse de l'être, se fragmente et s'éparpille, quasi se matérialise en poussière. Le vieil enseignement vaut donc toujours, nous sert de garde-fous, peut alimenter l'indispensable méditation sur nos vies, individuelles et sociales. J'admets seulement qu'il y a beaucoup à discuter là-dessus avec les sciences humaines courantes, empiriques ai-je dit plus haut, mais ne saisissant peut-être, faut-il ajouter, qu'une partie de l'empirie même ; la « phénoménologie », plus proche de la philosophie, le démontre, elle, fréquemment, et rejoint mieux la vision biblique.
